



HAL
open science

John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie. Paul-Louis Colon. Ethnographier les sens, Pétra, pp.43-70, 2013, Anthropologiques. halshs-00715945

HAL Id: halshs-00715945

<https://shs.hal.science/halshs-00715945>

Submitted on 9 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit auteur : Anthony Pecqueux, « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie », in Paul-Louis Colon (éd.), *Les sens et les sciences sociales*, Paris, Petra (« Anthropologiques »), 2012 (à paraître)

John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie

John Langshaw Austin (1911-1960) est (avec Gilbert Ryle puis Peter Frederick Strawson, etc.) un des plus éminents représentants de l'école d'Oxford, ou « philosophie du langage ordinaire »¹. Cette branche de la philosophie analytique, en congruence avec le second Wittgenstein, entend (disons-le en toute généralité) traiter de problèmes philosophiques classiques à partir des usages du langage ordinaire en situation ; décrire nos pratiques (linguistiques) en contexte, en observant les règles auxquelles elles obéissent ou se conforment, etc. Or, la perception est précisément un de ces problèmes classiques, que la philosophie du langage ordinaire et/ou de Wittgenstein a contribué à désinternaliser, mais qui connaît actuellement une « poussée » inverse, principalement sous l'influence des sciences cognitives. La théorie de la perception d'Austin, pour l'essentiel contenue dans un livre posthume issu de notes de conférences, reste largement méconnue à l'heure actuelle – soit un destin inverse à l'autre grand pan de sa philosophie, consacré aux performatifs et aux actes de parole². Pour plusieurs raisons sans doute : la théorie dite des *sense-data*, cible de la critique austinienne tout au long de ces conférences, n'a guère plus cours aujourd'hui ; pour les lecteurs francophones, le titre donné à la traduction, *Le langage de la perception*, pourrait promettre un contenu largement différent de celui effectivement présent ; enfin, la lecture de ce seul livre peut se révéler insuffisante pour comprendre toute la portée du propos d'Austin³.

¹ Cet article a bénéficié des remarques stimulantes de Bruno Ambroise et de Paul-Louis Colon ; qu'ils en soient remerciés.

² AUSTIN, J. L., *Sense and sensibilia*, London, Oxford UP, 1962, *Le langage de la perception*, Paris, Armand Colin, 1971, trad.fr. par Gochet P., revue et introduite par Ambroise B., et Laugier S., Paris, Vrin, 2007 ; *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon, 1962, *Quand dire c'est faire*, Paris, Seuil, 1970, trad.fr. par Lane G. Par la suite, nous nous référerons à l'édition de 2007 du *Langage de la perception*, abrégé en *SS*.

³ Nous ne saurions trop recommander de compléter la lecture de *SS* par les deux essais « Autrui » [*Other Minds*] et « Plaidoyer pour les excuses » [*A Plea for Excuses*], présents dans les *Écrits philosophiques* d'Austin, Paris, Seuil, 1994, tr.fr. par Aubert L. et Hacker A.-L. de certains de ses *Philosophical Papers* (London, Oxford UP, 1961) ; désormais, respectivement *OM* et *APE*.

En cela au moins, *SS* semble connaître une postérité assez similaire à *Quand dire, c'est faire* : celle d'une certaine mécompréhension d'une œuvre *a priori* facile d'accès mais qui nécessite plusieurs lectures pour en saisir toute la profondeur. Ainsi, une compréhension superficielle de la théorie des actes de parole ferait manquer l'argument principal, à savoir que ce ne sont pas les seuls mots qui font des choses : les performatifs échouent ou réussissent du fait de circonstances sociales précises, inséparables des mots pour saisir la réussite ou l'échec de ces actes. Dire « Je vous marie » ne réalise aucun mariage si vous n'êtes pas habilité à le dire, si vous ne le dites pas à un certain moment, en un certain lieu, en compagnie de certaines personnes, etc. Bref, il s'agit tout autant d'une théorie « sociologique » que d'une théorie « linguistique ». De la même manière, *SS* est une oeuvre qui ne saurait se limiter à la perception ou à son langage ; c'est en tout cas l'argument défendu dans leur introduction de sa nouvelle édition française par Bruno Ambroise et Sandra Laugier, pour qui il s'agit d'un livre traitant plus largement de la connaissance et déployant à ce sujet ce qu'ils appellent une « épistémologie contextualiste »⁴ – nous y reviendrons.

Récemment, plusieurs philosophes ont cherché à réhabiliter la théorie austinienne de la perception, ou du moins de la remettre au centre des débats philosophiques (actuellement intenses) sur la perception⁵ ; les sciences sociales devraient également pouvoir tirer profit d'une meilleure connaissance de cette théorie pour leurs propres comptes-rendus de perceptions. Un des critères philosophiques de réhabilitation tient au fait que la théorie des *sense-data*, quoique disparue en tant que telle, prendrait des formes plus contemporaines sous les traits de la théorie représentationnelle de l'esprit. Charles Travis comme Hilary Putnam utilisent cet argument : la démonstration d'Austin vise à pourfendre toute théorie qui viendrait placer une donnée intermédiaire entre la perception et la chose perçue – hier les *sense-data*,

⁴ *SS*, p. 40sqq.

⁵ Dans le monde anglo-saxon, citons principalement Charles Travis ; pour les lecteurs francophones, le travail de Christophe Al-saleh, ainsi que l'importante introduction de Bruno Ambroise et Sandra Laugier lors de la réédition de *SS* en 2007, et plus largement les travaux de Sandra Laugier sur la perception. TRAVIS, C., « The silence of the senses », *Mind*, vol. 113 n°443, 2004, p. 57-94 [version revue en 2010 : <http://mlag.up.pt/wp-content/uploads/2011/09/NewSilence.pdf>, consulté le 15 octobre 2011] ; AL-SALEH, C., « L'usage des sens », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 42, 2004 / 2, p. 193-215 ; LAUGIER, S., « La perception est-elle une représentation ? », in BOUVERESSE, J., ROSAT, J.-J. (dir.), *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 291-313 ; *Ibid.*, « Aspect, sens et perception : l'idée de phénoménologie linguistique », in BENOIST, J., LAUGIER, S. (éd.), *Husserl et Wittgenstein. De la description de l'expérience à la phénoménologie linguistique*, Hildesheim, Olms Verlag, 2004, p. 211-241.

aujourd'hui les représentations⁶. A cette aune, la démonstration d'Austin peut intéresser à plus d'un titre les sciences sociales : sur un premier plan, nombre de débats actuels en leur sein ont trait à la question de la place que pourraient / devraient y prendre les sciences cognitives ; or, pour elles, les représentations sont une des définitions du traitement (neuronal) des informations qui les fondent. De telles thèses sont défendues par les partisans d'un naturalisme des sciences sociales, comme récemment Laurence Kaufmann et Laurent Cordonnier⁷. Selon eux, la moindre perception ferait intervenir un « traitement conceptuel » (§ 14), ce qui les amène à assimiler tout « voir » à un « voir... comme » (en l'occurrence, voir l'autre comme un allié, parent, dominant / dominé, etc.).

Sur un second plan au moins, les représentations se sont immiscées dans un vocabulaire « allant de soi » chez nombre de praticiens des sciences sociales, rarement interrogé : on y parle facilement de « représentations sociales » et, de manière tout aussi lâche (voire, de manière interchangeable ou presque), de « perceptions sociales ». Ces vocables, rarement définis, semblent désigner un acte de pensée réalisé par un acteur en direction d'un objet, d'une idée, du monde (de manière plus ou moins consciente : cet acte peut être mis au jour par le seul analyste). En ce sens, aborder la perception depuis les sciences sociales ne saurait se limiter à augmenter le savoir sur un domaine particulier de la perception, mais doit en outre permettre de clarifier nos catégories ordinaires de pratique des sciences sociales. Et de ce point de vue, le détour par Austin ne saurait être superflu ; tel est l'argument de ce texte, qui présente d'abord la théorie austinienne de la perception, puis dégage trois domaines pour

⁶ TRAVIS, C., *op.cit.* ; PUTNAM, H., « La théorie de la perception de James », in *Le Réalisme à visage humain*, Paris, Seuil, 1994 (trad.fr. par Tiercelin C. de *Realism with a Human Face*, Harvard UP, 1990), p. 421-449. Putnam y présente essentiellement la pensée de William James sur le sujet, tout en notant explicitement sa proximité avec celle d'Austin : « De nos jours, on rebaptise en général les données sensorielles sous le nom d'« états perceptuels », ou quelque chose de ce genre, et on les identifie en général à des états du cerveau et/ou à des états fonctionnels (...) le fait même de poser en principe qu'il doit y avoir des « états perceptuels » (...) fait intervenir l'idée que ces états sont à l'intérieur de nous ; et c'est précisément la vision dont James essayait de nous délivrer de l'emprise. Il est stupéfiant de constater à quel point il est difficile de revenir à l'idée qu'après tout nous percevons normalement ce qui se trouve là-bas dehors, et non quelque chose qui est « ici, dedans » » (p. 448).

⁷ KAUFMANN, L., CORDONNIER, L., « Vers un naturalisme social. A la croisée des sciences sociales et des sciences cognitives », *SociologieS* [En ligne], Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 18 octobre 2011, <http://sociologies.revues.org/index3595.html> ; voir également les réponses à ce texte proposées par Albert Ogien et Louis Quéré.

lesquels cette dernière a des implications directement utiles aux sciences sociales, et plus précisément à l'ethnographie de la perception⁸.

Revenir à l'homme de la rue [*the plain man*] : ce qu'il perçoit, et ce qu'il en dit

Derrière l'attaque en règle de la théorie des *sense-data* à laquelle *SS* est presque intégralement consacré, Austin aborde une problématique centrale de la philosophie de la perception, à savoir : comment s'actualisent nos perceptions ? Par le biais de sensations diverses (les donnés) qui délivreraient progressivement une information globale, ou « plus directement » ? Voyons-nous des tâches jaunes et marron, à partir desquelles nous inférons la présence d'une girafe ; ou voyons-nous une girafe ? Le débat à ce sujet est souvent d'une technicité intense, au sein de laquelle nous ne saurions nous immiscer. Nous nous contenterons de brosser à grands traits les principales raisons pour lesquelles Austin privilégie la seconde option (nous voyons bel et bien une girafe – en l'occurrence chez lui, plutôt un cochon), ainsi que ses implications. A partir de là, nous pourrions, dans les sections suivantes, envisager de quelles manières et pour quelles enquêtes cette perspective intéresse les sciences sociales de la perception. Pour cela, nous allons dégager progressivement les quatre différentes thèses, interdépendantes, qu'Austin endosse.

1/ La méthodologie du langage ordinaire

La première thèse austinienne sur la perception concerne sa méthode, spécifique à bien des égards et particulièrement dans le paysage philosophique. Pour aborder ce qui lui pose problème dans la philosophie de la perception dominante dans le monde anglo-saxon des années 1950, Austin applique la méthode habituelle de la philosophie du langage ordinaire, à savoir décrire et discuter de la perception à partir de ce qu'en dirait l'homme de la rue : à partir du vocabulaire des objets courants, selon l'expression de son collègue d'Oxford Ryle⁹.

⁸ Il n'est pas inutile de le préciser : cette contribution ne se veut pas un exercice philosophique mais bien (plus modestement) de sciences sociales. Nous lisons Austin depuis notre intérêt et notre pratique de l'ethnographie, et non à des fins épistémologiques ou d'histoire de la pensée – en espérant quand même restituer au mieux ses arguments.

⁹ RYLE, G., *The Concept of Mind*, London, Hutchinson, 1949, trad.fr. par Stern-Gillet S., *Le Concept d'esprit. Pour une critique des concepts mentaux* (1978), Paris, Payot & Rivages, 2005. Pour décrire ces affaires généralement conçues comme internes que sont les sensations et/ou les perceptions, Ryle propose d'adopter un mouvement du privé vers l'impersonnel : « la manière courante d'informer autrui sur ses sensations consiste à faire référence à certaines données présumées de l'observation générale d'objets courants. Bref, il s'agit là

Cette attention à l'homme de la rue, et particulièrement à son langage car c'est *notre* langage, n'a rien à voir avec un quelconque populisme ; elle marque plutôt une rupture méthodologique importante avec la plupart des philosophes, dans la mesure où elle vise à introduire « des *recherches de terrain* en philosophie », qui s'opposent trait pour trait à la philosophie de fauteuil [*armchair philosophy*], cette philosophie qui élabore des distinctions langagières que « nous pourrions, vous ou moi, trouver, installés dans un fauteuil, par un bel après-midi – alternative méthodologique la plus appréciée »¹⁰. Cette méthode, qu'Austin explicite le plus précisément dans *APE*, est aussi qualifiée alors de « phénoménologie linguistique » ; cela consiste à partir du langage (de l'homme) ordinaire, afin de comprendre « *ce que nous dirions quand* » ou « quels mots employer dans quelles situations »¹¹. Par là, Austin n'entend pas essentialiser le langage ordinaire mais en faire « le *premier mot* », bref le point de départ obligé de l'analyse philosophique du fait de son autorité collective (c'est bien notre langage, celui qui s'impose dans les usages, les pratiques), et historique : il s'y est progressivement imposé et stabilisé¹².

Dans ce cadre méthodologique, il est important de remarquer préalablement la nécessaire imprécision du langage, notamment pour les comptes-rendus de perception. Il existe en effet plus de nuances dans la réalité que de termes pour les désigner. Dans de tels cas, pour nous assister, nous disposons d'un stock de mots ajusteurs qui permettent de « gagn[er] en précision aussi bien qu'en souplesse », à l'instar de « comme » (« Cet animal est *comme* un cochon », quand je ne sais pas désigner l'animal en question¹³), ou « d'après » et « à » : je sais que c'est un chardonneret à / d'après sa tête rouge, même si je ne sais pas exactement dire en quoi cette tête rouge identifie pour moi le chardonneret (et non un autre oiseau à tête rouge)¹⁴. Il ne s'agit pas d'une faiblesse du langage ordinaire à laquelle il faudrait remédier (*e.g.* en introduisant de nouvelles distinctions), mais d'un premier pas (réaliste) vers la compréhension de la manière dont nous percevons et en rendons compte à nos semblables, qui disposent du même langage nécessairement imprécis.

d'une façon de décrire le personnel et le privé en termes neutres ou impersonnels » (p. 315). Le plus souvent, nous décrivons donc « des sensations particulières en faisant référence à l'apparence, l'odeur ou le son (pour toute personne normale) des objets courants » (p. 316).

¹⁰ Respectivement : *APE*, p. 145 & 144 ; c'est Austin qui souligne.

¹¹ *Ibid.*, p. 144.

¹² *Ibid.*, p. 148 ; « notre réserve commune de mots contient toutes les distinctions que les humains ont jugé utile de faire, et toutes les relations qu'ils ont jugé utile de marquer au fil des générations » (p. 144).

¹³ *SS*, p. 160-1.

¹⁴ *OM*, p. 55-6.

2/ L'argument de l'ordinaire

Pour les tenants de la théorie des *sense-data*, l'homme de la rue croit percevoir directement des réalités matérielles (des girafes, des cochons, des voitures...), mais ce n'est pas vrai et les cas d'illusions le montrent, car alors il croit toujours percevoir une réalité matérielle sans que cela soit « vraiment » le cas. En conséquence, le philosophe peut expliquer à l'homme de la rue qu'il perçoit en fait des *sense-data*, qui sont parfois véridiques et parfois trompeurs. On comprend ainsi pourquoi la question de l'illusion est centrale pour cette théorie, tout comme pour une large part de la philosophie de la perception. Pour répondre à cette manière de voir, Austin convoque l'argument de l'ordinaire (des situations ordinaires). Cela intervient lors d'une longue discussion sur un des exemples d'illusion cités par Alfred Jules Ayer (un des principaux tenants de la théorie des *sense-data*), celui du bâton dans l'eau qui paraît alors tordu. Voit-on un bâton tordu (une illusion, puisque le bâton n'est pas « vraiment » tordu), ou voit-on un bâton dont une partie est immergée dans l'eau ? Evidemment, face à une telle question, Austin interroge l'homme de la rue, et la réponse est cinglante : nous avons tous acquis l'habitude d'une telle situation, de sorte que nous ne pouvons pas « nous empêcher de voir l'eau dans laquelle le bâton se trouve immergé » : ainsi, « la familiarité émousse pour ainsi dire l'illusion »¹⁵. Petit à petit, par la méthodologie du langage ordinaire comme par le recours aux situations ordinaires, habituelles, la perception prend les traits non plus d'un théâtre privé qui se déroulerait dans mon esprit, dans mon for intérieur où se jouerait le commerce entre moi et mes facultés sensorielles, mais comme un « fait du monde » ou (selon l'expression de Ryle) comme des « faits publiquement vérifiables concernant les objets courants »¹⁶.

3/ Le silence des sens, ou : voir, c'est voir

L'argument de l'illusion annihilé par celui de la familiarité, il reste à Austin à s'attaquer aux *sense-data* eux-mêmes, ces données sensorielles qui seraient issues des facultés sensorielles, en quelque sorte « dites » par ces dernières. A cela, il oppose la « thèse radicale »¹⁷ du silence des sens [*senses are dumb*], à savoir que les sens ne nous « disent » rien, ni indice, ni preuve de quoi que ce soit ; cette thèse est radicale car elle ébranle tout l'édifice de la théorie des *sense-data*, ou actuellement celui de la théorie représentationnelle

¹⁵ Respectivement : *SS*, p. 110 & 106.

¹⁶ *Ibid.*, p. 126 ; RYLE, G., *op.cit.*, p. 338.

¹⁷ LAUGIER, S., « La perception est-elle une représentation ? », *op.cit.*, p. 312.

de la perception. Voir le cochon n'est pas un indice ou une preuve de sa présence ; je peux déceler, prélever progressivement des indices (olfactifs, auditifs, voire visuels : des traces dans la boue) de sa présence à proximité, mais une fois que je le vois, je le vois et c'est tout¹⁸. Comme le disent Ambroise et Laugier : « voir le cochon dans des conditions normales n'est pas une preuve, ni un indice, ni une justification – c'est simplement le voir »¹⁹. Cela est bien entendu généralisable à d'autres sens : quand j'entends un klaxon (ou la voix de mon père, etc.), j'entends un klaxon (ou la voix de mon père, etc.) et c'est tout ; mes oreilles ne me disent rien à son propos, elles me permettent simplement de l'entendre.

3a/ La possibilité d'un partage des perceptions

La thèse du silence des sens, telle qu'exposée dans *SS* et depuis nos propres préoccupations, déploie deux implications majeures. La première tient au fait que deux personnes dotées d'une vue normale, placées devant le cochon dans les mêmes conditions normales (d'éclairage, etc.), voient également le cochon (ou la meule de foin chez Ryle), même si la perspective (l'angle de vision, éventuellement la distance, etc.) de chacune sur le cochon est différente. En outre, ces deux personnes voient le même cochon, à propos duquel elles sont susceptibles de s'entendre, de débattre, etc. Il s'agit encore d'un fait ordinaire, de la vie courante, et pourtant cela vient à l'encontre de nombre de théories selon lesquelles chacune des personnes ne voit qu'un élément particulier du cochon, par exemple « une partie de la surface du cochon ». Nous reviendrons sur cette question, importante pour les sciences sociales dans la mesure où la perception devient source de situations intersubjectives, à partir de William James qui l'a plus explicitement thématisée qu'Austin²⁰.

¹⁸ Il est intéressant de noter que dans *OM*, Austin étend ce type de raisonnement à l'expression des émotions : « Quand on parle de 'symptômes' ou de 'signes' de la colère, ce sont plutôt les signes d'une colère qui monte ou d'une colère contenue. Une fois que l'homme a explosé de colère, nous disons autre chose : nous disons qu'il a exprimé, manifesté, ou montré de la colère, et ainsi de suite. Un froncement de sourcil, de la pâleur, ou un tremblement dans la voix peuvent être des symptômes de la colère. En revanche, une violente diatribe ou un coup de poing dans la figure n'en sont pas : ce sont des actes par lesquels s'exprime la colère » (p. 82).

¹⁹ *SS*, p. 37 ; ils soulignent.

²⁰ C'est le lieu de noter, à partir de la lecture de la théorie de la perception de James par Putnam (*op.cit.*), la proximité entre ces deux auteurs pour d'importantes dimensions (ce qui n'empêche pas des divergences par ailleurs) : celle qui a trait au fait de parvenir à un accord sur les critères (p. 431-2) ; celle de la maxime « voir c'est voir (et rien d'autre) » (p. 437 : « voir un feu ») ; ou encore celle des tests ordinaires, pratiques, pour vérifier un doute perceptif (p. 442). Bref, ils partagent une même aversion pour la théorie des *sense-data*, même s'ils ne la combattent pas toujours de la même manière.

A un niveau plus élémentaire encore, Austin défend une part nécessairement intersubjective de la perception qui tient aux comptes-rendus que nous sommes susceptibles d'en faire²¹. Contre une large part de la tradition (notamment empiriste) qui rabat l'expérience (et donc les sensations / perceptions) du seul côté du subjectif, Austin montre qu'elle contient au moins une part objective du fait qu'elle se raconte avec des mots qui ne sont pas mes mots mais nos mots.

3b/ Des perceptions socialisées, donc différenciées

« 'J'ai vu un homme insignifiant en pantalon noir', 'J'ai vu Hitler'. Avons-nous ici deux sens différents de 'voir' ? Manifestement pas »²². Ce passage saisissant implique qu'il n'existe pas de manière correcte de voir, mais que sont réalisés à partir des perceptions des descriptions, des classements, des catégorisations qui diffèrent d'un individu à l'autre, en fonction de ses expériences précédentes, de sa socialisation, et de la situation présente dans laquelle il se trouve embarqué²³. Cela n'est pas antinomique avec la thèse précédente : nous continuons à voir la même chose, mais le fait que nous soyons deux êtres sociaux différents nous la font voir plutôt comme ceci ou plutôt comme cela. C'est à ce stade que la question du « voir... comme » wittgensteinien apparaît : « Ainsi, les différences dans la manière de décrire ce qui est vu proviennent-elles très souvent, non pas simplement de différences dans notre savoir, dans la finesse de nos facultés discriminantes, dans notre propension à nous exposer, ou dans notre intérêt pour tel ou tel aspect de la situation globale ; elles peuvent aussi provenir du fait que ce qui est vu est vu différemment, vu *comme ceci* plutôt que *comme cela* »²⁴. Bref, les perceptions peuvent être partagées sans cesser d'être différenciées d'un individu à l'autre, du fait qu'elles sont nécessairement socialisées.

4/ Le contextualisme épistémologique

La thèse radicale du silence des sens contribue moins à définir une approche directe de la perception, qu'à s'élever contre toute tentative pour faire de la perception une représentation. En conséquence, par rapport à la théorie de la connaissance dérivée de la perception : quand je perçois, il n'y a rien de vrai ou de faux, le cochon est là, devant moi, je

²¹ Voir, pour cette question, AL-SALEH, C., *op.cit.*, p. 195-6.

²² *SS*, p. 189.

²³ Voir aussi *OM*, p. 70-1 : « Les données sensorielles sont muettes, et seule notre expérience passée nous permet de les identifier ».

²⁴ *Ibid.*, p. 191.

le vois, c'est tout ; et si je dis alors « Voilà un cochon » ou « C'est un cochon », les circonstances sont telles qu'on ne peut rien m'y opposer. Cela repose sur une fiabilité ordinaire des apparences (l'évidence de la perception, son caractère « allant de soi » [*taken for granted*] que l'ethnométhodologie thématise plus tard), ainsi que le commentent Ambroise et Laugier : « Les choses ont l'air de ce dont elles ont l'air, et ce dont elles ont l'air, leur 'air' est exactement ce qui est vu. Le bâton dans l'eau a l'air d'un bâton dans l'eau. Il n'y a pas un sens de voir où je vois un bâton *comme* brisé, et un autre où je vois un bâton dans l'eau »²⁵.

Du fait que les apparences sont ordinairement fiables, pour douter d'une perception, il faut avoir des raisons de douter, et avoir la possibilité de réaliser des tests ordinaires pour infirmer ou confirmer le doute. Pour reprendre l'exemple de l'audition de la voix de mon père : ce n'est que dans certaines circonstances que je peux être amené à en douter (ajouter « crois » devant entendre), parce que mon père est mort l'an dernier, parce qu'il ne devrait pas être là aujourd'hui, parce que d'autres sons ont partiellement recouvert la voix que j'ai entendue... Et pour dissiper le doute, il me suffit de m'approcher de la source du son, de l'appeler...

Du fait de la fiabilité ordinaire des apparences encore, et du contextualisme du doute perceptif, on comprend ainsi que l'épistémologie promue par Austin dans *SS* ne cherche pas à mettre au jour des fondements absolus de la connaissance, valables de toute éternité, mais au contraire des fondements toujours et exclusivement relatifs au contexte dans / par lequel l'expérience a lieu. Le commentaire d'Ambroise et Laugier est à nouveau précieux sur ce point : « C'est parce que, dans tel contexte, étant donnés les éléments à notre disposition et les objectifs que nous nous proposons, qui sont limités (relatifs au contexte), les preuves que nous pouvons apporter pour soutenir nos affirmations sont valables, que nous connaissons véritablement. Il n'y a plus besoin d'avoir un fondement absolu de la connaissance, mais seulement un fondement contextuel, qui vaut absolument dans ce contexte, c'est-à-dire qui n'a pas de raison d'être remis en cause dans ce contexte »²⁶. Cela correspond à ce que Charles Travis appelle l'expérience austinienne, à savoir que ce qui est recueilli dans une expérience fournit les bases d'une description juste « pour certains objectifs, en certaines occasions »²⁷. Objectifs et occasions se définissent d'une part par ce qui est le cas, et d'autre part par ce que nous avons des raisons de penser que ce pourrait être le cas. En somme : je sors avec mon

²⁵ *SS*, p. 37.

²⁶ *Ibid.*, p. 44.

²⁷ AL-SALEH, C., *op.cit.*, p. 200sqq, ici p. 201.

parapluie parce [que je vois] qu'il pleut (ce qui est le cas) ; ou parce que le ciel se couvre de nuages menaçants (j'ai de bonnes raisons de penser qu'il va peut-être pleuvoir).

Pour conclure cette présentation de la théorie austinienne de la perception : si la perception est une question si importante pour la philosophie (et potentiellement pour les sciences sociales), c'est parce qu'il y va de la relation entre l'homme et le monde. Or, dans ce cadre la position d'Austin présente l'avantage majeur de ne pas trop en demander à l'analyse : ce qu'il répète inlassablement, c'est qu'il n'y a pas de sens caché pour le langage comme pour la perception²⁸. Les choses sont ce dont elles ont l'air, et quand X dit qu'il a vu Y, il faut le prendre au sérieux, car il a lui-même pris au sérieux le contexte, l'environnement de sa perception. Une autre façon de le dire serait de remarquer avec Travis que la leçon d'Austin sur la perception tiendrait en un seul précepte : « nul besoin de regarder ailleurs que dans l'environnement pour comprendre ce que nous voyons » [*no need to look anywhere but in the environment to find what it is that we see (more generally, encounter, are made aware of, in perception)*]²⁹.

Affiner sa perception

A partir des différents éléments présentés, nous voudrions désormais nous emparer des perspectives d'Austin pour chercher à les faire fonctionner en vue d'une ethnographie de la perception : mettre en évidence ce qu'elles apportent en ce sens, à partir d'exemples précis d'enquêtes qui s'en inspirent plus ou moins explicitement. Trois pistes seront successivement évoquées : tout d'abord, celle de l'affinement perceptif ; puis, celle de la perception par catégories ; enfin, l'enquête contextualiste.

On l'a vu, malgré le fond général de fiabilité des apparences, des situations de doute ou d'imprécision vis-à-vis de ce qui est perçu émergent ponctuellement. La position d'Austin en la matière est particulièrement intéressante dans la mesure où elle consiste à proposer des tests ordinaires pour mieux discerner, affiner sa perception, et ainsi parvenir à dissiper progressivement et perceptivement le doute comme l'imprécision. En quelque sorte, la meilleure connaissance de la situation au cours de laquelle nous pouvons être amenés à douter

²⁸ Voir à ce propos : LAUGIER, S., « La perception est-elle une représentation ? », *op.cit.*, p. 306-7.

²⁹ TRAVIS, C., « Affording us the world », in BAGHRAMIAN, M. (ed), *Putnam at 80*, London, Routledge, forthcoming.

d'une perception et nous trouver en défaut (le plus souvent, un défaut de langage) provient essentiellement d'une meilleure perception : la répéter, se rapprocher, se focaliser, se remémorer des expériences passées similaires, etc. « Il y a dans ce que nous percevons réellement un manque d'acuité auquel il ne faut pas remédier, ou pas seulement, par la pensée, mais par un plus grand discernement, par une discrimination sensorielle »³⁰.

Dissiper un doute : la torsion sensorielle

Un tel travail de discernement comme méthode pour dissiper un doute perceptif est particulièrement à l'œuvre lorsque l'attention est focalisée sur un objet³¹, rendant incertaine la perception d'autres événements dans le champ perceptif. En effet, nombre de nos activités ordinaires impliquent une focalisation perceptive, donc une moindre attention au contexte global de notre présence au monde ; elles occasionnent par là une forme de dépaysement sensoriel, perceptif par rapport à ce contexte et cette présence, tels qu'expérimentés en l'absence d'un engagement dans une activité. Par exemple, lire dans les transports en commun modifie l'expérience des transports en commun ; y écouter de la musique à travers des oreillettes, encore plus dans la mesure où l'audition périphérique des sons environnants est moindre (que sans musique). C'est ainsi, au cours d'une ethnographie sur les micromobilités urbaines des auditeurs-baladeurs, que nous avons mis en évidence des situations de torsion sensorielle, en adaptant pour les activités perceptives la notion de *body torque* élaborée par Emanuel A. Schegloff³².

Pour ce dernier, un *body torque* caractérise un moment où un individu est engagé dans plus d'une activité, et le manifeste par une orientation corporelle divergente entre celle du cou et celle de la taille. Cette structure est marquée par une succession de positions : 1/ celle de départ (*home position*), qui caractérise l'engagement initial dans une activité (typiquement, d'interaction verbale, pendant laquelle nous sommes généralement intégralement orienté en

³⁰ *OM*, p. 65.

³¹ Ce qui serait une attitude perceptive plus « occidentale » qu'« orientale », si l'on en croit les travaux de Nisbett, Masuda et leurs collègues (qui ont notamment le mérite de rappeler la relativité culturelle – au moins partielle – des attitudes et activités perceptives). Voir par exemple : NISBETT, R.E., MASUDA, T., « Culture and Point of View », *Intellectica* n° 46-47, 2007, p. 153-172.

³² Voir SCHEGLOFF, E.A., « Body Torque », *Social Research* vol. 65 n° 3, 1998, p. 535-596 ; PECQUEUX, A., « Les ajustements auditifs des auditeurs-baladeurs. Instabilités sensorielles entre écoute de la musique et de l'espace sonore urbain », *Ethnographiques.org* n° 19, 2009, en ligne : <http://www.ethnographiques.org/2009/Pecqueux> (consulté le 15 décembre 2009), et « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs », *Réseaux* n° 156, 2009, p. 49-80.

direction de notre co-locuteur) ; 2/ un *body torque*, c'est-à-dire l'instabilité corporelle entre deux engagements : la taille maintenue selon la position initiale, le cou dirigé vers une sollicitation ; 3/ le retour à la position de départ ou l'adoption d'une nouvelle position (en fonction de l'engagement choisi).

Les cas envisagés par Schegloff sont des interactions ; ceux qui nous préoccupent sont des activités solitaires menées en public, qui sollicitent l'attention sensorielle (partielle – pour les auditeurs-baladeurs, essentiellement l'attention auditive) des agents. C'est pourquoi nous parlons de torsion sensorielle. Elle se distingue : 1/ par une position de départ, à savoir l'engagement dans une activité solitaire en public. Avec l'écoute musicale mobile, cet engagement est présumé par le port des oreillettes, ou observable, par exemple par la réalisation de gestes en phase avec le rythme de la musique : hochements de tête, pied(s), doigt(s) ou main(s) qui battent la mesure, lèvres qui miment les paroles, etc. 2/ Un événement (par exemple sonore) dans l'environnement sollicite l'attention, et occasionne une instabilité dans les engagements sensoriels (focalisations de l'attention), entre l'écoute initiale de la musique et l'attention à l'événement auditif. C'est la torsion sensorielle proprement dite, qui se traduit parfois par des mouvements corporels : arrêt des gestes en phase avec le rythme de la musique, coup d'œil en direction de l'origine supposée de l'événement auditif, retrait d'oreillette(s) pour entendre plus distinctement les sons, etc. 3/ Suivant le résultat de cette première orientation sensorielle en direction de l'événement, l'individu engagé dans une activité solitaire en public soit s'y replonge, soit la suspend au profit d'un nouvel engagement occasionné au moins en partie par l'événement : changer son trajet (suite à une annonce collective de perturbation du trafic), se déplacer pour éviter un obstacle, entrer en conversation avec l'ami qui vient de nous interpeller, etc.

Dans tous les cas, plus le dépaysement perceptif est important, plus il nécessite un travail important de changement de focalisation de l'attention, et de discrimination, de discernement sensoriel, ainsi que le recommande Austin.

Caractériser la gêne perceptive

Au-delà des situations de doute perceptif, il est nécessaire d'affiner sa perception toutes les fois – malheureusement nombreuses – que le langage ordinaire, du fait de sa nécessaire imprécision (cf. *supra*), ne nous permet pas de nommer ou même décrire le particulier, ce que l'on reconnaît de particulier dans une expérience perceptive. Car « ce que nous voyons, ou encore percevons, n'est pas nécessairement *descriptible par des mots*, et

encore moins descriptible en détail » ; alors, « Littéralement, les mots nous manquent »³³. Dans de telles situations à nouveau, il peut être particulièrement utile de chercher à réaliser un travail de discernement sensoriel pour mieux qualifier ce qui est perçu, ainsi que le montre Paul-Louis Colon pour ce qui concerne l'acquisition progressive sinon d'un vocabulaire, du moins de capacités descriptives de la gêne auditive³⁴. Dans son enquête ethnographique auprès de personnes affirmant souffrir de gêne sonore dans leur environnement (bruit des voisins, des avions, de la circulation, etc.), Colon se distingue des approches habituelles de la question en s'efforçant, avec ces personnes, de ne pas présumer la gêne, mais de décrire comment celle-ci s'est installée progressivement dans leur quotidien, par habitude et découverte, par la mise à jour parfois lente de ce qui est source de mal-être dans l'environnement, etc.

Ce parti pris ethnographique un peu paradoxal, puisqu'il vise à « approcher l'écoute ordinaire » à partir de la gêne (donc de ce qui est plutôt « extraordinaire »), consiste à « explorer la manière dont les habitants définissent eux-mêmes ces situations [de gêne sonore], les usages qu'ils font du terme bruit et les contextes associés »³⁵. Cela revient notamment à mettre en évidence le processus d'enquête qu'eux-mêmes ont suivi afin de parvenir à mieux identifier ce qui était jusqu'alors confus car « les mots nous manquent » (Austin, *loc.cit.*). Ce besoin de mettre des mots sur la gêne devient particulièrement saillant au cours de leur processus d'enquête au moment où les habitants vont chercher à faire valoir à d'autres leur gêne, à la publiciser (à monter en généralité, comme diraient Boltanski et Thévenot). Colon décrit alors finement le « travail d'attention », le « corps-à-corps avec le son difficilement partageable » qui est réalisé par ces personnes pour parvenir seulement à « bricoler un vocabulaire »³⁶, le plus souvent par onomatopées. Écoutons ce que disent les personnes interrogées par Colon et les petites différences qu'elles introduisent souvent par comparaison entre différents bruits. Une personne élabore de la sorte sa propre hiérarchie de la gêne sonore, et y place au sommet les avions : « Une voiture qui passe à fond la caisse ou une moto ça va "vroua", ça va déchirer, ça va durer quelques secondes, c'est fini. Le bruit d'un avion... ça commence crescendo, de plus en plus fort, et puis ça diminue... ». Une autre explique être dérangée par « les bruits qui cognent » : non pas le bruit des U.L.M., moins dérangeant car « c'est "mmmmmm", un petit bruit constant comme ça » ; mais plutôt celui des taille-haies :

³³ *OM*, p. 55 et 60 ; c'est l'auteur qui souligne.

³⁴ COLON, P.-L., « Écouter le bruit, faire entendre la gêne », *Communications* n° 90, 2012 [à paraître].

³⁵ *Ibid.*, p. 2.

³⁶ *Ibid.*, p. 9 et 8.

« "méommmmm" qui s'arrêtent et qui se mettent en route »³⁷. Les mots précis continuent à manquer, mais le travail de discernement sensoriel permet de commencer à qualifier ce qui gêne, et comment.

Perception et catégorisation

Au-delà des situations de doute perceptif ou d'imprécision du langage ordinaire, les perspectives d'Austin peuvent éclairer d'autres aspects de la dimension proprement sociale de la perception ; notamment, ce qui fait que nous percevons des mondes différents, et opérons des différences par nos perceptions. John Robert Searle – bien que sa théorie de la perception soit éloignée de, voire opposée à celle d'Austin – a identifié un des principaux problèmes de la perception comme activité sociale : « l'intelligence n'est certainement pas en mesure de causer ainsi, en quelque sens courant que ce soit, des expériences visuelles ; et pourtant nous disons bien des choses comme "elle a l'air intelligente", et cela de façon aussi littérale que "ça a l'air rouge" »³⁸. Pour commencer à comprendre de telles occurrences, Austin nous convie à des petits exercices sur « ce que nous dirions quand » (*loc.cit.*) nous commentons les airs d'une personne : les expressions « il a l'air d'être / paraît / semble coupable » s'emploient dans des contextes différents, circonscrivant des significations particulières³⁹. Ainsi, « a l'air » présume une culpabilité qui ressort de son aspect ; « paraît » fait référence à des circonstances spéciales qui soulignent la culpabilité (si l'on se réfère à ses mensonges quand on le questionne sur ce qu'il a fait de cet argent) ; enfin, « semble » s'appuie sur les témoignages dont nous disposons pour juger de la culpabilité⁴⁰.

³⁷ *Ibid.*, p. 4.

³⁸ SEARLE, J. R., *L'intentionnalité. Essai de philosophie des états mentaux*, Paris, Minuit, 1985, p. 100. Voir aussi, pour des remarques similaires, BOURDIEU, P., « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 14, 1977, p. 51-54.

³⁹ *SS*, p. 119.

⁴⁰ Indiquons-le rapidement, de tels exercices ouvrent également la voie à une différenciation entre les verbes de perceptions suivant les contextes et les activités perceptives effectivement réalisées – contrairement aux usages quasi-univoques et indifférenciés du verbe « voir », ainsi que le notent Coulter et Parsons dans leur praxéologie de la perception : « Traditionnellement, les théoriciens de la perception (...) se sont laissés tromper par une conception trop homogénéisante des orientations visuelles humaines *et* de l'environnement écologique humain. Cela s'est produit aux dépens d'une appréciation suffisamment riche de la grammaire des orientations visuelles *et* de leurs compléments d'objet » (COULTER, J., PARSONS, E.D., « Praxéologie de la perception : orientations visuelles et actions pratiques », *in* THIBAUD, J.-P.

Pour continuer à comprendre comment nous associons à des perceptions des caractérisations non directement perceptives (comme l'intelligence, au contraire des couleurs, formes, sonorités, etc.), il faut se souvenir de l'arrière-plan des analyses d'Austin, à savoir sa conception d'un fond général de fiabilité des apparences. Elle se double d'une confiance habituelle en autrui, qui est au fondement d'une institution aussi généralisée que la conversation⁴¹ ; cela implique une confiance en ses témoignages, qui sont le plus souvent des comptes-rendus perceptifs, donc également une confiance en ses perceptions. Il n'est pas étonnant – nous avons déjà noté la proximité – que l'ethnométhodologie ait développé des arguments similaires. En l'occurrence, Harvey Sacks parle de « confiance en la vision » [*trust to vision*], ce qui ne signifie pas oublier de faire de la perception une vertu relative au contexte dans lequel elle est réalisée, et en faire aussi une vertu relative à la socialisation : elle prend ainsi les traits d'une « qualité diversement distribuée sur le plan culturel et temporel » [*culturally and temporally distributional thing*]⁴².

C'est à ce stade que la perception est susceptible d'apparaître comme une machine à (créer des) différences, dans la mesure où elle correspond à une classification de ce qui est perçu. Comme le répète Austin : « Tout mot descriptif est classificatoire, il implique reconnaissance, et en ce sens aussi mémoire »⁴³ ; ou, un peu plus loin : « Les données sensorielles sont muettes, et seule notre expérience passée nous permet de les identifier » (*loc.cit.*). Cela montre bien que cette part classificatoire de la perception ne l'éloigne pas de son caractère direct : la classification n'est pas une représentation ou une inférence (etc.), mais bien ce que l'on voit. Précisons-le⁴⁴, Austin ne s'exprimerait pas de cette manière, et serait même en désaccord avec la dernière phrase (et avec le développement qui suit), tant il restait attaché à l'idée qu'une catégorisation ressortait forcément du conceptuel et non plus du perceptif. Pour autant, il nous semble possible de proposer un tel prolongement à partir de certaines de ses perspectives, ainsi que des travaux en sciences sociales qui ont cherché à faire travailler ensemble catégorisations et perceptions. L'idée est que la plupart de nos perceptions ordinaires sont effectivement réalisées sous la forme de catégorisations, sans pour autant nécessiter d'opérations cognitives de type représentation ou inférence. « Nous voyons, tout simplement, la table. "Voir la table", ce n'est pas une *opération cognitive* permettant à des

(dir.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, A la croisée, Grenoble, 2002, p. 236.

⁴¹ *OM*, p. 53.

⁴² SACKS, H., *Lectures on Conversation vol. 2*, Blackwell, Oxford, 1995, p. 186.

⁴³ *OM*, p. 64.

⁴⁴ Je suis redevable à Bruno Ambroise de m'avoir grandement éclairé sur ce point précis.

longueurs d'ondes lumineuses ou à des influx nerveux d'être interprétés par inférence (par choix de représentation) comme "la table" »⁴⁵. De la même manière, à partir des exemples d'Austin : voir un cochon, voir un homme insignifiant en pantalon noir ou Hitler, ou voir un bâton dans l'eau, ce sont à chaque fois des perceptions qui sont accomplies après avoir acquis un concept (celui du cochon, d'Hitler) ou une habitude de situations similaires (d'autres bâtons dans l'eau, qui avaient à chaque fois le même aspect tordu).

Précisément, l'ethnométhodologie a la particularité d'avoir travaillé dans cette voie en montrant en quoi les catégorisations perceptives n'étaient pas forcément des opérations cognitives, mais relevaient plutôt de la réflexivité (dans la) pratique que les agents mettent en œuvre pour s'ajuster aux situations auxquelles ils sont confrontés et aux activités qu'ils accomplissent⁴⁶. Les travaux de Sacks l'ont notamment établi pour la perception dans l'espace public, dans la mesure où elle y est conçue tout à la fois comme allant de soi et comme une catégorisation. Par exemple, pour Sacks, considérer la perception comme une action prend appui sur le fait d'une part que ce sont les classes – les catégories – qui nous permettent de voir (« ce que l'on voit, ce sont des membres appartenant à des classes (...). On voit "une fille", "un noir", un "ceci ou cela"... c'est-à-dire que la classe permet de voir ce qui est là. Elle vous permet de voir ») ; et d'autre part sur la possibilité d'interaction ouverte par la réciprocité des perspectives (le plus souvent, voir implique également d'être vu)⁴⁷. Le commentaire qu'en font Quéré et Brezger permet de bien saisir l'originalité de l'ethnométhodologie, ainsi que sa proximité avec la perspective austinienne : « Nous saisissons directement ce que nous avons sous les yeux comme objet d'une certaine sorte (...) habituellement, nous saisissons non pas l'individualité d'un être, d'un événement ou d'une action particuliers, mais leur affiliation à une catégorie »⁴⁸.

En quelque sorte, ce qu'Austin semble nous dire et que l'ethnométhodologie a ensuite explicité (d'après notre interprétation du moins), c'est que nous ne pouvons pas plus nous empêcher de voir les catégories que de voir l'eau dans laquelle le bâton est immergé – d'autant plus, serions-nous tenté d'ajouter, quand il s'agit d'une réalité sociale que nous

⁴⁵ COULTER, J., PARSONS, E.D., *op.cit.*, p. 220-221.

⁴⁶ Albert Ogien en parle comme d'une capacité épistémique, à distinguer du niveau cognitif : Ogien, A., « Les sciences cognitives ne sont pas des sciences humaines. Une réponse à "Vers un naturalisme social" de Laurence Kaufman et Laurent Cordonier », *SociologieS* [En ligne], Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 18 octobre 2011, <http://sociologies.revues.org/3635>.

⁴⁷ SACKS, H., « Echanger des regards », in *Regards en action op.cit.*, p. 89 et 91.

⁴⁸ QUERE, L., BREZGER, D., « L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain », *Les annales de la recherche urbaine* n° 57-58, 1993, p. 89-100.

voyons. Bref, il s'agirait en quelque sorte d'une saisie directe, en situation et en action, d'un sens qui émerge comme une affiliation à une catégorie ; ou, plus simplement, de la façon par laquelle notre perception se présente comme forcément sociolinguistiquement informée (et située). Par là, pour les sciences sociales, le problème central en philosophie de la perception que représentent les cas d'illusion se trouverait rethématisé en perception d'une incongruité, à savoir de catégories mal (bizarrement, étonnamment, illégitimement, etc.) appareillées entre elles. En effet, les illusions perceptives importent sans doute socialement moins que les situations susceptibles d'émerger à partir de perceptions d'incongruité. Pour illustrer cela, Sacks cite le cas de l'homme mal rasé se déplaçant dans une voiture de luxe, et provoquant de ce fait un contrôle policier ; ou encore (dans l'Amérique du milieu des années 1960), la perception d'un couple mixte⁴⁹.

Au final, de cette piste de la perception comme catégorisation ouverte selon nous par Austin et mise systématiquement sur le chantier par l'ethnométhodologie, il ressort principalement ce que Sacks a appelé une « organisation différentielle de la perception » [*differential organization of perception*]⁵⁰, c'est-à-dire une perception socialisée et socialisante : propre à faire des différences entre les acteurs. En percevant, nous faisons des différences dans (discriminons) ce qui nous entoure et nos perceptions nous différencient entre nous.

Contextualisme et perception : vers une problématisation du territoire (partagé)

La thématization de l'« organisation différentielle de la perception » (*loc.cit.*), issue de sa part classificatoire et produisant des différences au sein du monde, représente une des façons de mettre en œuvre le contextualisme épistémologique que promeut Austin. A ce titre, elle constitue un premier pas en direction d'une problématisation de l'importance du territoire (au même titre que, et imbriqué dans la culture ou la socialisation) au sein duquel s'actualisent les perceptions. L'ethnométhodologue Rod Watson montre ainsi, à partir d'expériences personnelles, qu'avoir ou non peur sur la 42ème rue de New-York, ou être pris ou non pour

⁴⁹ SACKS, H., « Echanger des regards » *op.cit.*, p. 92-94.

⁵⁰ SACKS, H., *Lectures on Conversation vol. 2*, Oxford, Blackwell, 1995, p. 185. Voir aussi le commentaire de Jean-Paul Thibaud : « Selon le quartier et la population qui l'habite, une "même scène" policière sera appréhendée d'une façon ou d'une autre, elle sera vue comme une tentative de maintien de l'ordre ou au contraire comme une atteinte injustifiée à la vie du quartier » (THIBAUD, J.-P., « Visions pratiques en milieu urbain », *in Regards en action op.cit.*, p. 33).

une potentielle victime par des pickpockets sur la Promenade des Anglais à Nice, est un résultat de la capacité à être ou non membre d'un territoire, tout autant que des « bases sensibles de l'interaction » (Simmel) par lesquelles est susceptible d'émerger ce qu'il appelle un « microclimat social »⁵¹.

Plus qu'Austin, qui s'en tient à la notion générale de contexte, William James a explicité l'importance de la notion de lieu, alors qu'il cherche à décrire ce que peuvent partager deux personnes qui regardent le Memorial Hall de Harvard (contre l'empirisme qui conduit à en faire deux perceptions du Memorial Hall complètement – forcément – différentes). « Nos esprits n'ont-ils finalement pas d'objet en commun ? Si, ils ont certainement l'espace en commun. (...) En termes généraux, donc, quels que soient les différents contenus avec lesquels nos esprits peuvent finalement remplir un lieu, le lieu lui-même est un contenu numériquement identique des deux esprits, une parcelle de propriété commune en laquelle, à travers laquelle et par-dessus laquelle, ils se rejoignent. »⁵² Cela signifie que ces deux personnes partagent quelque chose, certes pas une expérience qui serait absolument identique pour elles, mais au moins l'espace de perception et d'action⁵³ qui permet de montrer, d'indiquer où se trouve le Memorial Hall, mais aussi d'en parler ensemble. Bref, elles partagent le territoire sur lequel s'étend leur perception, en tant que « parcelle de propriété commune » (*loc.cit.*). Une telle perspective renvoie à la notion de « milieu de comportement partagé » de Louis Quéré que cite Jacques Cheyronnaud dans son enquête anthropologique sur la formulation d'un reproche de bruit entre voisins⁵⁴.

L'hypothèse mise à l'épreuve par Cheyronnaud est que : « dans nos pratiques ordinaires, la mise en avant du terme 'bruit' dans une interaction pour désigner des émergences (acoustiques) qui nous incommodent, intègre implicitement la question d'une

⁵¹ WATSON R., « Angoisse dans la 42^{ème} rue », in OGIEN, R., PAPERMAN, P. (dir.), *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, Paris, Ed. de l'E.H.E.S.S., p. 206-7.

⁵² JAMES, W., *Essays in Radical Empiricism*, New-York, Longmans, Green & co, 1912, *Essais d'empirisme radical*, Marseille, Agone, 2005 (Paris, Flammarion, 2007), trad.fr. par Garreta G. et Girel M., p. 82-83 ; c'est lui qui souligne.

⁵³ Voir, pour une approche la ville comme lieu de perception et d'action, PECQUEUX, A., « Pour une approche écologique des expériences urbaines », *Tracés* n° 22, 2012 [sous presse].

⁵⁴ CHEYRONNAUD, J., « Sound or noise ? Décrire une "situation de bruit" », Ecole d'été *La description de l'action musicienne*, Berlin, Centre Marc Bloch, 9 septembre 2011 ; « Un endroit tranquille. A propos de "bruit", marqueur de reproche », *Communications* n° 90, 2012 [à paraître]. Désormais, respectivement : *SON* et *UET*. La notion de « milieu de comportement partagé » vient de : QUERE, L., « Action située et perception du sens », in DE FORNEL, M., QUERE, L. (dir.), *La logique des situations. Nouveaux regards sur l'écologie des activités sociales*, Paris, Ed. de l'E.H.E.S.S., 1999, p. 335.

transformation de l'état ainsi provoqué – comme une clause de résolution du désagrément »⁵⁵. Ainsi, il étend à la situation de reproche pour gêne sensible la clause qu'Austin intégrait à celle de doute perceptif, comme le notent Ambroise et Laugier : « Un doute n'est donc véritablement un doute que s'il a une raison d'être (par exemple, la situation est extraordinaire), c'est-à-dire seulement s'il a également une méthode de résolution (du moins une méthode possible) »⁵⁶. Cette hypothèse est travaillée dans les situations au cours desquelles nous cherchons « à ancrer en des mots une émergence détectée par contact auriculaire : une "localisation discursive" »⁵⁷, et plus particulièrement les situations où de telles émergences ont lieu dans le voisinage résidentiel.

C'est pourquoi l'enquête sur la perception d'une gêne sonore et sa formulation interactionnelle en un reproche, son *accountability*, se double chez Cheyronnaud d'une problématisation territoriale. « L'occupant du lieu enchâssé [e.g. : mon appartement, lui-même inséré dans un immeuble] devient résident installé 'dans' l'endroit »⁵⁸ : l'endroit désigne alors le lieu approprié, et l'expérience qui en découle est dite « locative ». Cette dernière « est une organisation permanente qui transforme les événements du lieu en habitudes, routines, habiletés, savoir-faire, etc., à l'œuvre dans le fonctionnement d'une sécurité ontologique de la vie ordinaire »⁵⁹.

Dans ce cadre, la dimension langagière, discursive de l'expérience locative est primordiale ; et les émergences sonores ont tendance à être indexées à des expériences passées, le tout formant généralement une certaine « stabilité écologique et sociale », « une tranquillité »⁶⁰. Par exemple : « Tiens, c'est le petit du troisième étage qui s'entraîne au violon... Il a encore du pain sur la planche » ; se trouve alors à l'œuvre une gestion diffuse de l'émergence, traitée avec tranquillité. A l'opposé, certaines émergences (d'autres, ou les mêmes mais dans un autre contexte – par exemple, pendant le sommeil) sont définies comme autant de gênes ou de désagréments : par exemple, « C'est pas possible, encore cette musique techno de l'étudiant du premier qui nous réveille à deux heures du matin ! ». Ici, le compte-rendu de perception devient précisément un reproche portant sur un comportement. A

⁵⁵ *UET*, p. 2 ; cf. *SON*, p. 10-11, où il assimile cela à la « structure d'intrigue » du reproche, tendue vers un possible dénouement de la situation : cela signifie que la « recherche de solutions » est contenue dans la description de la situation de bruit, dans la formulation du reproche.

⁵⁶ *SS*, p. 43.

⁵⁷ *UET*, p. 5.

⁵⁸ *UET*, p. 12.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 13.

nouveau, la gestion peut être diffuse : c'est-à-dire réalisée entre (bons) voisins – le « bon voisinage » résonnant comme l'horizon idéal à l'aune duquel l'échange sur la situation de bruit et sa possible résolution doivent être menés ; elle peut également être institutionnelle, réglementaire ou légale : un tiers devant œuvrer aux modes de résolution du conflit, « de la prévention à la sanction, en passant par l'arrangement local (solutions amiables) »⁶¹.

Conclusion

L'intérêt de la position d'Austin sur la perception est de nous la présenter sous un certain jour (notamment celui de l'homme de la rue) qui est de première importance pour les sciences sociales, au sens où elle n'apparaît pas comme le résultat de processus cognitifs, mais d'abord, le plus souvent, comme s'actualisant directement à partir d'appartenances (différences) sociales, culturelles. Cette approche particulière de la perception devrait permettre, pour reprendre les mots d'Al-saleh, de mettre en évidence : « une manière *non conceptuelle* de s'engager dans le monde, qui reste cependant *typiquement* humaine », notamment dans la mesure où notre « responsabilité humaine » y est également engagée⁶². C'est en tous cas la voie par laquelle nous avons cherché à faire valoir l'importance des positions d'Austin pour une ethnographie de la perception.

Un autre aspect déterminant a trait à la thématization de l'évidence des apparences, des airs (voir, c'est voir) : en effet, l'homme de la rue n'étant que rarement embarqué dans des contextes qui l'amèneraient à formuler quelque chose comme « je vois un cochon », il en ressort que socialement, la perception prend le plus souvent toute sa portée dans des situations plus extraordinaires : celles de doute, gêne, échec, etc. C'est pourquoi un des objets privilégiés des sciences sociales qui s'intéressent à la perception, issu d'une perspective austinienne telle que reprise notamment par Cheyronnaud (mais aussi Colon dans le cas de la gêne, Sacks pour les perceptions d'incongruité, voire nous-même pour le dépaysement perceptif, etc.), consiste à observer comment nous nous y prenons pour gérer voire résoudre les perceptions « extraordinaires » : celles qui provoquent un doute, une gêne, un dépaysement, une incongruité, un reproche...

⁶¹ SON, p. 7-8.

⁶² AL-SALEH, C., *op.cit.*, p. 209-210; c'est lui qui souligne.